

En mémoire d'elles : Jésus et les femmes dans l'évangile de Jean

par **Valérie
DUVAL-POUJOL**,
enseignante
à l'Institut catholique
de Paris
et à l'École de langues
et civilisations
de l'Orient ancien

Intéressons-nous aux femmes dans l'évangile de Jean et aux relations que Jésus a nouées avec elles.

Spontanément, on pense plutôt que c'est dans l'évangile de Luc que les femmes, à côté d'autres « exclus », ont le plus de place : la femme courbée que Jésus appelle « fille d'Abraham » (Lc 13,10-17), un titre jamais donné auparavant ; Suzanne et Jeanne, ces disciples qui accompagnent Jésus (Lc 23,27) ; la femme à la perte de sang, que Jésus appelle affectueusement « ma fille » (Lc 8,48), alors qu'il n'appelle personne d'autre « mon fils » ou « ma fille » dans tout l'évangile¹.

Pourtant, l'auteur du 4^e évangile évoque des figures féminines qu'on ne retrouve pas dans les synoptiques, ou bien il cite des femmes déjà connues par ailleurs mais en leur donnant « un relief unique »². En fait, la présence des femmes dans l'évangile de Jean est plus importante que dans les synoptiques, d'un point de vue quantitatif mais aussi qualitatif³, vu l'importance théologique qu'ont leurs récits. Ce qui les distingue, c'est qu'elles deviennent, sous la plume de Jean, des figures *paradigmatiques* : elles dépassent leur propre identité pour dire quelque chose de plus vaste sur l'identité du disciple. Je vous propose un bref survol de ces figures.

¹ Il dit au paralytique « *Mon enfant, tes péchés te sont pardonnés* » (Mt 9,2 ; Mc 9,5).

² Expression de Michel Gourgues, *Ni homme ni femme ; l'attitude du premier christianisme à l'égard de la femme. Évolutions et régressions*, Paris/Montréal, Cerf/Médiaspaul, 2013, p. 26.

³ Enzo Bianchi, *Jésus et les femmes*, Montrouge, Bayard, 2018, p. 87.

Je serai brève sur Marie, mère de Jésus, (qui, en Jean, n'est jamais nommée « Marie », mais toujours « la mère de Jésus », comme si « sa fonction l'emportait sur son identité personnelle »⁴). Retenons que le ministère public de Jésus commence à Cana, à l'instigation d'une femme, sa mère (Jn 2). C'est elle qui l'informe du manque de vin, c'est elle qui donne les ordres aux serviteurs. Et ce premier des fameux « signes » de cet évangile (ou plutôt « le commencement des signes ») n'est pas le moindre, puisqu'il annonce la croix, avec cette phrase de Jésus : « Mon heure (c'est-à-dire l'heure de ma fin) n'est pas encore venue ». D'ailleurs, le seul autre moment où la mère de Jésus réapparaît dans Jean, c'est au pied de la croix.

– La femme de Samarie : Jean 4

Après avoir échangé avec un membre mâle de l'*establishement* religieux, Nicodème, Jésus s'adresse à un membre féminin du peuple ennemi, les Samaritains ; on ignore son nom, comme beaucoup de femmes dans les évangiles, elle demeurera anonyme. Passons sur les clichés ou les projections des prédicateurs qui la dépeignent comme une personne de mauvaise vie ou, disait Luther, comme « une pailarde »⁵. Remarquez le silence fracassant du texte pour expliquer ces cinq maris... Est-elle veuve, a-t-elle été répudiée, a-t-elle connu le lévirat ? Qui dira pourquoi ou comment elle en est arrivée là ? En tout cas Jésus ne lui fait aucun reproche, aucun jugement moralisateur sur son histoire maritale passée : ce n'est pas cela qui l'intéresse, même s'il le mentionne pour qu'elle sache qu'il est prophète. Ce que Jean souligne, c'est sa soif, sa souffrance et la réponse de Jésus qui lui offre l'eau jaillissant en vie éternelle.

Un détail fascinant dans cet échange, c'est la révélation que Jésus lui fait de qui il est. Quand elle déclare : « Je sais bien que le Messie va venir et quand il viendra, il nous annoncera tout », Jésus lui répond (v. 26) : « *C'est moi*, celui qui te parle ». Ces mots *ego eimi*, qu'on peut aussi traduire par « Je suis », ne sont pas anodins, C'est un clin d'œil anticipé à toutes les fois où Jésus, dans Jean, déclare « Je suis » (le pain de vie, la lumière, la porte, le bon berger, la résurrection et la vie...). C'est le tout premier de ces fameux *ego eimi* johanniques.

⁴ Yves-Marie Blanchard, *Saint Jean*, coll. La Bible tout simplement, Paris, Éds de l'Atelier, 1999, p. 113. Voir également son analyse dans *Femmes du Nouveau Testament*, Paris, Salvator, 2020, pp. 23-27.

⁵ Anne Soupa, *Douze femmes dans la vie de Jésus*, Paris, Salvator, 2014, p. 80.

Mais c'est surtout une allusion à une autre parole fondatrice, lorsque Dieu se présente à Moïse au buisson ardent (Ex 3,14 dans la Bible grecque de la Septante⁶) : « Je suis celui qui est » ou « Je serai qui je serai », des mots impossibles à traduire⁷.

Ainsi, en disant à la Samaritaine « Je suis », Jésus se présente comme Dieu. Et à qui Jésus fait-il cette révélation aussi puissante de son identité messianique et divine ? À une femme, à une étrangère ! Il lui confie ce trésor, comme Dieu l'avait confié auparavant à Moïse.

L'issue de ce dialogue extraordinaire, c'est qu'elle évangélise toute sa ville ! Or dans le 4^e évangile, la marque première du disciple, c'est de voir Jésus et d'en témoigner aux autres, comme a fait Jean le Baptiste (Jn 1). L'évangéliste place ainsi cette femme anonyme de Samarie au niveau d'un disciple, de Jean le Baptiste, d'André ou de Philippe. La Samaritaine devient le paradigme du disciple qui témoigne, de la personne qui devient missionnaire, qui annonce le Christ. Elle est « témoin du Sauveur du monde, premier apôtre de Samarie »⁸.

– La femme adultère qu'on veut lapider : Jean 7,53–8,11

L'emplacement exact dans les évangiles et la datation de cette péripécie, souvent qualifiée d'interpolation tardive, sont depuis longtemps débattus⁹, ce n'est pas l'objet de notre réflexion.

La trame, mais aussi les détails, sont bien connus : la manière dont Jésus sort du piège qu'on lui tend, en dénonçant l'hypocrisie légaliste de l'époque, avec cette phrase devenue proverbiale : « Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre » ; l'absence de l'homme adultère ; le parallèle entre Jésus qui écrit on ne sait quoi sur le sol avec son doigt, et la loi de Moïse écrite avec le doigt de Dieu sur la pierre ; et enfin comment Jésus libère la femme accusée, la pardonne, lui ouvrant un chemin de nouveauté de vie, même si le texte reste silencieux sur la réception qu'elle fit de cette grâce.

Remarquons bien qu'en parlant de péché à tous les auditeurs, Jésus met sur un pied d'égalité les scribes, les pharisiens et cette femme.

⁶ Première traduction de la Bible hébraïque en langue grecque, datant pour la *Torah* (les cinq premiers livres) du III^e siècle avant notre ère.

⁷ C'est par ce même nom que les prophètes proclamèrent l'unicité de Dieu (És 43,10-11ss).

⁸ Enzo Bianchi, *op. cit.*, p. 105.

⁹ Pour une présentation succincte du débat et des références bibliographiques, voir Jean Zumstein, *L'Évangile selon Saint Jean* (1–12), Genève, Labor et Fides, 2014, pp. 277ss.

C'est à eux tous qu'il parle de péché¹⁰. En la pardonnant, en choisissant la miséricorde et non la condamnation, il montre une autre caractéristique du disciple : c'est avant tout une personne qui a été pardonnée ; là où le péché a abondé, la grâce peut surabonder.

– Marthe : Jean 11

Lorsqu'il finit d'enseigner dans la Ville sainte, Jésus se rend à trois kilomètres de Jérusalem, à Béthanie. Il y a trouvé en Lazare, Marthe et Marie, non seulement des disciples, mais des amis. En Luc 10,39 l'évangéliste décrit symboliquement deux activités possibles pour les femmes à l'époque : Marthe s'affaire à la cuisine alors que Marie s'instruit « aux pieds de Jésus » ; cette expression décrit un disciple assis près de son maître, de son enseignant. Jésus accepte cette relation d'enseignant/enseigné avec une femme, et en rabrouant tendrement Marthe (la double appellation de son prénom¹¹), il lui indique de façon révolutionnaire qu'elle n'est nullement contrainte de rester dans les tâches traditionnellement réservées aux femmes.

Une autre voie s'ouvre à elles, qui jusque-là était dévolue aux hommes. Car la tradition juive disait : « Mieux vaut brûler la Loi que de la confier à une femme »¹² ou encore : « L'homme qui communique à sa fille la connaissance de la Loi lui enseigne la luxure ».

Jésus ne se laisse pas dicter sa conduite par les coutumes de son temps et il choisit d'enseigner aussi des femmes, non seulement la Samaritaine et Marie, mais également sa sœur Marthe, comme l'atteste sa magnifique déclaration devant le tombeau de son frère Lazare en Jean 11.

Jésus lui demande si elle croit qu'il est la résurrection et la vie (v. 25). Elle répond par une véritable confession de foi, une des plus belles affirmations sur Jésus (v. 27) : « Oui Seigneur, je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu, celui qui vient dans le monde ». Dans ces trois affirmations christologiques on retrouve Jésus, « son être, sa mission et son message »¹³.

¹⁰ Voir Carol Newson et Sharon Ringe édés, *The Women's Bible Commentary*, Louisville, John Knox Press, 1992, p. 297.

¹¹ Voir les autres passages où des personnages sont appelés par une répétition de leur nom, en général dans un contexte de révélation forte, avec un effet d'insistance, d'affection : Abraham (Gn 22,11), Jacob (Gn 46,2), Moïse (Ex 3,4), Samuel (1 S 3,4ss), Saul/Paul (Ac 9,4).

¹² Cité dans le livre d'Ann Brown, *Mesdames, acceptez nos excuses. Les représentations chrétiennes de la femme*, coll. Sentier, Québec, La Clairière, 1997, p. 108.

¹³ Expression de Pierre Prigent, *Heureux celui qui croit. Lecture de l'Évangile selon Jean*, Lyon, Olivétan, 2006, p. 180.

C'est une confession identique à celle de Pierre présente dans les synoptiques (Mt 16,15-19 ; Mc 8,27-30 ; Lc 9,22) et que Jésus commente ainsi : « Sur cette pierre (= sur cette déclaration) je bâtirai mon Église ». La seule confession de Pierre rapportée en Jean (6,68) est celle-ci : « Seigneur, vers qui irions-nous, tu as les paroles de la vie éternelle », ce qui souligne encore plus la valeur de la déclaration de Marthe.

Une petite remarque de traductrice de la Bible : on le sait, le choix des titres des péripécies revient aux traducteurs ou éditeurs modernes. Or Pierre a droit à un titre pour ses confessions : « Pierre reconnaît que Jésus est le Messie ». Mais quand Marthe fait de même en Jean, elle ne « mérite » pas un seul titre... sa déclaration est noyée dans le récit de « La résurrection de Lazare » !

– L'onction de Béthanie : Jean 12

Dans les synoptiques, cette onction se déroule à un autre moment, dans un autre lieu et avec une autre femme, anonyme. En Jean, c'est Marie de Béthanie qui oint Jésus, et nous ne savons pas si l'auteur rapporte le même récit en le réécrivant, ou s'il décrit une autre histoire. En tout cas, cette onction est placée juste après la résurrection de Lazare, présentant tout ce récit comme une « prophétie de l'ensevelissement »¹⁴.

Marie, par ce geste d'amour fou, extravagant (trois cents grammes de parfum de nard pur et précieux), est la première personne dans l'évangile à vivre le commandement d'amour que Jésus laisse à ses disciples (« Comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres »). Son geste dit « l'amour pour le Seigneur, gratuit, sans limites ou conventions ou prudences »¹⁵.

Mais bien sûr chez Jean, tout a un second niveau, plus symbolique, et ce geste préfigure aussi à la fois le lavement des pieds effectué par le Christ en Jean 13, et son embaumement, donc sa mort et sa résurrection. Marie est de fait ici un modèle de ce qu'est un disciple : elle aime, elle sert et elle prend part à la mort du Christ¹⁶.

¹⁴ Pierre Prigent, *op. cit.*, p. 184.

¹⁵ Enzo Bianchi, *op. cit.*, pp. 129-130.

¹⁶ Voir Carol Newson et Sharon Ringe, *The Women's Bible Commentary*, p. 300 ; Yves-Marie Blanchard, *Femmes du Nouveau Testament*, Paris, Salvator, 2020, p. 57.

– Marie de Magdala

Marie de Magdala (ou Madeleine pour sa version francisée), premier témoin de la résurrection, est la seule personne avec Jean, le disciple bien-aimé, à avoir été présente à la fois à la croix et au tombeau vide : ils sont les uniques témoins à la fois de la mort et de la résurrection. Dans Jean, Marie apparaît pour la première fois à Golgotha, sans que l'on précise qui elle est¹⁷. L'auteur de l'évangile semble pré-supposer qu'elle est connue de tous, ainsi que son histoire. Et quelle histoire ! Sa vie n'a pas été facile. D'après Luc (8,2), elle a été délivrée de sept démons par Jésus, ce qui veut dire qu'avant cette délivrance, elle souffrait beaucoup, torturée par une puissance néfaste, oppressante qui la dépassait, dépossédée d'elle-même, sans doute exclue de la société. En symbolique biblique, le chiffre sept indique la plénitude, donc sa situation était vraiment grave. Mais rien, absolument rien dans les textes bibliques, ne la décrit comme étant une pécheresse, une prostituée ou une femme de mauvaise vie.

Après avoir été délivrée, elle suit Jésus, et appartient au groupe de celles et ceux qui l'accompagnent, ce qui signifie qu'elle retrouve une dignité sociale, une identité. Pour Enzo Bianchi, « elle fait partie de ces gens qui ont goûté la grâce extraordinaire de remonter grâce à quelqu'un de l'ombre de la mort, du non-sens, du néant, pour une vie où on éprouve ce que c'est d'être aimé et d'aimer »¹⁸.

Et puis arrive la semaine de Pâques, rapportée en Jean 20,11-17.

Ces jours sont vraiment éprouvants. Marie voit son Maître, son Seigneur, l'homme qui l'a libérée, qui a donné sens à sa vie, être arrêté, jugé, condamné et crucifié sur une croix, tout nu. Et maintenant, il est mort. Le silence de la mort l'environne. Trouve-t-elle du réconfort auprès des autres femmes mentionnées au pied de la croix ? Et où sont les autres disciples, ses amis ? On dirait qu'ils sont tous partis, à part le disciple bien-aimé...

C'est un vendredi terrible, un vendredi de souffrance que certains d'entre nous ont pu expérimenter, lorsque l'espoir semble perdu, lorsqu'un proche est mort, qu'il est parti, lorsque la maladie nous terrasse.

¹⁷ On ne sait si Magdala est le nom araméen de son village d'origine sur les rives du lac de Tibériade ou bien un surnom, « Marie la tour, celle qui est puissante ou riche ». Sur la richesse supposée de Marie, voir Régis Burnet, *Marie-Madeleine. De la « pécheresse repentie » à « l'épouse de Jésus »*, Paris, Cerf, 2008, pp. 20-21.

¹⁸ Enzo Bianchi, *Jésus et les femmes*, p. 135.

Mais ce vendredi n'est pas la fin de l'histoire ! Car après la croix vient le dimanche de Pâques. Le dimanche matin, Marie se rend au tombeau : selon Jean elle est toute seule. Elle pleure, non seulement parce que Jésus est mort, mais aussi parce que son corps a disparu ! Sans corps, le processus de deuil est bien plus difficile¹⁹.

Alors elle voit deux anges, et leur partage son désarroi, peut-être sa colère ou son désespoir, le texte ne le précise pas : « On a enlevé mon Seigneur, et je ne sais pas où on l'a mis ». En fait elle s'intéresse peu aux anges, c'est Jésus seul qui l'intéresse, et elle continue à le chercher. Puis elle se retourne, geste symbolique d'une *metanoia*, du changement qui s'amorce en elle... et elle voit un homme. Elle croit s'adresser au jardinier, et lui demande où se trouve le corps.

Nous, lecteurs, savons que le jardinier c'est Jésus, car Jean nous donne de l'avance sur Marie. Or dans cet évangile, beaucoup de choses ont une valeur symbolique, on se contente rarement de la dimension physique, concrète. Et ici la référence à un jardinier pourrait faire allusion au tout premier jardin, dans la Genèse, pour montrer que ce qui se joue entre Jésus et Marie, c'est ce qui se joue désormais entre le Christ ressuscité et toute l'humanité : une re-création, une nouvelle création, avec Jésus comme nouvel Adam.

Ensuite Jésus l'appelle par son nom, et on peut y voir une intertextualité avec le bon berger de Jean 10 qui appelle chacune de ses brebis par son nom. D'autres ont préféré voir des intertextualités entre Marie et la bien-aimée du troisième chapitre du Cantique des cantiques²⁰. Quoi qu'il en soit, Marie se retourne une seconde fois, et exprime à nouveau par ce geste un changement symbolique plus profond, un retournement de pensée. Elle s'exclame : « *Rabbouni*, Maître », un titre qui contient peut-être une nuance supplémentaire d'affection que le simple « *Rabbi* ».

Jésus lui demande : « Pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? » Non pas qu'il ignore la réponse ! Mais cela fait écho aux tout premiers mots qu'il a adressés, au début de son ministère, aux disciples de Jean : « Que cherchez-vous ? »²¹ (1,38).

Marie de Magdala incarne ici une autre caractéristique du disciple : chercher, rechercher Jésus. Notons que Jésus lui répond en ara-

¹⁹ Comme l'ont attesté par exemple les familles des victimes du 11/09/2001 aux États-Unis.

²⁰ Voir Xavier-Léon Dufour, *Lecture de l'Évangile selon Jean*, tome 4, Paris, Seuil, 1996, p. 220.

²¹ Voir Carol Newson et Sharon Ringe, *op. cit.*, p. 301.

méen, sa langue maternelle²². Or c'est aussi ce qui s'est passé entre Jésus et Paul, sur la route de Damas, quand Jésus l'a appelé en araméen, sa langue maternelle : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » (Ac 9,4). Cet échange transformera Saul : le persécuteur de chrétiens deviendra Paul, l'apôtre du Christ.

De la même manière, en parlant avec Marie le matin de Pâques (20,17), Jésus transforme Marie en « apôtre »²³ : il lui dit « Va dire à mes frères », c'est-à-dire qu'il l'envoie annoncer sa résurrection. En grec « envoyer » se dit *apostello* et cela a donné le mot « apôtre », celui qui est envoyé. Voilà pourquoi dans les premiers siècles de l'Église, on a surnommé Marie de Magdala « l'apôtre des apôtres », *apostola apostolorum*. Irénée de Lyon, Hippolyte de Rome, Origène l'appelleront ainsi. Si vous allez à Marseille, dans un bas-relief de la cathédrale, vous la verrez représentée en train de prêcher.

Le message que Jésus lui confie est fondamental, c'est le cœur de la foi chrétienne : « Va trouver *mes frères* et dis-leur que je monte

²² Même si certaines traductions simplifient avec un générique en disant « en hébreu », mais il s'agit bien de l'araméen, que l'on parlait couramment à l'époque.

²³ La véritable signification du mot « apôtre » est débattue, d'autant que les auteurs du Nouveau Testament ne lui donnent pas la même définition. La comparaison entre l'usage que Paul en fait dans ses lettres et la définition du mot que Luc donne en Actes 1,25-26 est révélatrice : il y a eu dans les débuts de l'Église des conceptions nettement divergentes entre d'une part l'Église de Jérusalem formées de judéo-chrétiens sous la direction de Pierre puis de Jacques, et d'autre part les Églises pauliniennes issues du paganisme. Clairement à Jérusalem, Luc réserve le nom d'apôtres aux Douze, ou plus exactement aux Onze, auxquels il convient d'adjoindre un homme qui a connu Jésus en Galilée et en Judée. Ainsi est reconstitué le groupe des Douze, figurant les douze tribus d'Israël, dans leur rassemblement eschatologique. Or, une telle définition exclut Paul, qui revendique d'avoir vu le Seigneur ressuscité, mais n'a jamais rencontré Jésus dans les jours de sa chair. Cependant, Paul, dès ses premières lettres, se définit comme « apôtre », envoyé de Jésus Christ, lui qui, le tout dernier, a bénéficié de la manifestation du Ressuscité (1 Co 1,1 et 15,8). Et Paul n'est pas apôtre tout seul : il s'adjoint Sylvain, Timothée, Sosthène ou Barnabé, eux-mêmes apôtres (1 Th 2,7...). Ce que Luc confirme en Actes 14, 4-14. Paul énonce d'ailleurs de façon ferme le rôle d'un apôtre : celui d'annoncer toujours plus loin la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ crucifié et ressuscité, et de rassembler en son nom des groupes chrétiens qui forment des Eglises.

Avec cette définition élargie, d'autres, y compris des femmes, porteront le titre d'apôtre, dans les textes bibliques ou dans la tradition. De Marie-Madeleine, la première à rencontrer le Ressuscité, surnommée « apôtre des apôtres » à cause de sa proclamation, à Junia, apôtre éminente saluée par Paul (Rm 16,7), l'Église a ainsi reconnu aux femmes le rôle premier d'un ministère d'annonce de la Bonne Nouvelle. Une tradition qu'on ne saurait oublier sans perdre quelque chose du travail de l'Esprit dans les Églises.

vers mon Père qui est votre Père, vers mon Dieu qui est votre Dieu ». C'est la toute première fois que les disciples sont appelés « frères ». Jésus manifeste que désormais, ils sont enfants de Dieu, adoptés par le Père, grâce à Jésus leur frère. Jésus confie à Marie la mission d'annoncer cette bonne nouvelle non seulement qu'il est vivant, mais aussi qu'ils ont une nouvelle identité d'enfants de Dieu qui les rend frères et sœurs. C'est le cœur même du christianisme dont elle est porteuse : la résurrection et la fraternité²⁴ !

Jésus ajoute une recommandation qui aidera Marie dans sa mission : « Ne me retiens pas », littéralement : « Cesse de me toucher ». Ce n'est pas que Jésus la dénigre mais, comme l'explique le spécialiste johannique Zumstein, « elle doit faire le deuil du *rabbi* de jadis, terrestre et l'accepter comme le Ressuscité, le Christ vivant. Ce n'est qu'en faisant ce deuil qu'elle pourra accomplir la mission qu'il veut lui confier »²⁵. Elle doit accepter que Jésus ne peut être maîtrisé, gardé sous contrôle, conforme à ce que nous croyons qu'il est. Il faut le laisser libre d'aller, d'être qui il est. C'est un des apprentissages de la vie de disciple.

Marie de Magdala, « apôtre des apôtres »... et pourtant on la connaît peu sous ce titre, et pour cause ! Elle le perd au VII^e siècle. En effet, le pape Grégoire le Grand réalise un coup de force. Il décide d'identifier cette Marie de Magdala avec une autre Marie des évangiles et avec une autre femme anonyme, présentée comme peu fréquentable. L'amalgame de ces trois femmes en une seule a eu comme conséquence que désormais Marie de Magdala sera connue comme une femme de mauvaise vie, une pécheresse convertie... et Marie l'apôtre, la première personne à annoncer la résurrection, a totalement disparu²⁶ !

²⁴ Voir Christine Pedotti, *Jésus, l'homme qui préférait les femmes*, Paris, Albin Michel, 2018 p. 162. Souvenons-nous qu'à l'époque de Jésus, les femmes n'ont pas le droit de témoigner. Selon Flavius Josèphe, historien juif du I^{er} siècle, c'est « à cause du caractère irréflecti et impétueux de leur sexe ». Jean n'est pas celui qui nous rapporte l'incrédulité des disciples (à part Thomas). Et ce n'est en tout cas pas à cause de cette incrédulité que cette femme, choisie par Jésus, cessa d'être appelée « l'apôtre des apôtres ».

²⁵ *Le Nouveau Testament commenté*, Camille Focant et Daniel Marguerat (sous dir.), Paris/Genève, Bayard/Labor et Fides, 2012, p. 504.

²⁶ Encore aujourd'hui quand le matin de Pâques, on lit les textes de la résurrection, dans certaines Églises on saute l'épisode de Jésus et de Marie, l'ordre d'annoncer la nouvelle aux disciples, comme s'il s'agissait d'un détail. Notons malgré tout une évolution positive récente : le Pape François l'a remise à l'honneur en 2016 en élevant le jour où elle est fêtée comme sainte au même rang que les



Du coup, l'apostolat de Marie tombera aux oubliettes de l'Histoire et sa féminité sera associée au péché. L'idée insidieusement véhiculée par ce télescopage est qu'une femme est obligatoirement une pécheresse, alors que l'Évangile nous rapporte autre chose d'elle : non seulement son apostolat, mais aussi sa féminité, sa tendresse, sa passion pour Jésus.

En revanche les commentateurs insistent lourdement sur un détail du texte : ses pleurs. Certes le texte évoque trois fois ses pleurs (20,11.13.15), mais en se focalisant tellement sur cet aspect, le registre spirituel d'apôtre finit par être remplacé par le registre de l'hyper-sensibilité émotionnelle. « De cette manière ils enfermeront le lecteur dans la certitude que le féminin se réduit à l'affectivité ; bien évidemment ils s'empresseront d'oublier que Jésus lui aussi a pleuré près de son ami Lazare, que Pierre lui aussi est décrit pleurant après qu'il ait renié Jésus (Mc 14,72). Il faut reconnaître l'efficacité de leur enseignement, puisqu'aujourd'hui encore l'expression populaire 'pleurer comme une Madeleine' sonne toujours comme une évidence »²⁷.

Bien plus que « Marie-Madeleine, l'apôtre des apôtres ».

En résumé, quelle est l'attitude de Jésus envers les femmes dans l'évangile de Jean ? Il ose aller vers elles, les considère comme des amies, des interlocutrices, des missionnaires, des théologiennes. Non parce qu'il a été féministe avant l'heure ou parce qu'il a « préféré les femmes » (titre d'un livre récent de Christine Pedotti), mais parce qu'il incarne une nouvelle Création, accomplie à Pâques, restaurant ainsi la situation créationnelle de Genèse 1–2, « au commencement », lorsque l'homme *et* la femme sont tous deux créés à l'image de Dieu, lorsque c'est à l'homme *et* à la femme qu'il confie l'autorité de gérer la terre.

L'attitude de Jésus contraste fortement avec celle de ses contemporains. Les Juifs pieux récitaient chaque jour cette prière : « Béni sois-tu Seigneur qui ne m'as pas fait femme »²⁸. À l'opposé, l'évangile johannique montre des comportements très positifs du Christ envers les femmes. Elles reçoivent son enseignement et y répondent

fêtes des apôtres. Sur le plan liturgique, cela signifie qu'elle est célébrée comme les autres apôtres ; cela signe également la fin de la confusion introduite par Grégoire le Grand.

²⁷ Marie-Françoise Hanquez-Maincent, *La théologie féministe ; un lieu pour de nouveaux possibles*, Paris, Mediaspaul, 2019, pp. 69-70.

²⁸ Talmud de Babylone, *Traité Menahot* 43 b. Voilà aussi ce que rapporte Flavius Josèphe, historien juif de l'époque de Jésus : « La femme, dit la loi, est inférieure à l'homme en toutes choses » (*Contre Apion* 2.199).

de façon exemplaire. Elles sont partenaires d'échanges théologiques révélant son identité et sa mission ; elles sont les premiers témoins de la résurrection. Elles jouent un rôle pivot, et servent de paradigme du vrai discipulat pour tous les croyants, car elles esquissent les qualités du disciple, sa mission, *notre* mission : entrer dans une nouveauté de vie en ayant été pardonné, libéré, restauré, puis témoigner, aimer, servir, être enseigné aux pieds du Maître, rechercher Jésus, ne pas rester sur nos idées figées le concernant.

Ces femmes aussi font partie de la « nuée de témoins qui nous environne » afin de nous encourager et dont parle l'épître aux Hébreux. Faisons mémoire ensemble de ces femmes, « en mémoire d'elles »²⁹.



Pour aller plus loin (en sus des ouvrages cités)

Raymond Brown, « Roles of Women in the Fourth Gospel », *Theological Studies* 36, 1975, pp. 688-699.

Steven A. Hunt, D. François Tolmie, Ruben Zimmermann, *Character Studies in the Fourth Gospel, Narrative Approaches to Seventy Figures in John*, Tübinge, Mohr Siebeck, 2013, pp. 27ss. C'est un résumé de toutes les études sur les femmes dans l'évangile de Jean.

Sandra Schneiders, « Women in the Fourth Gospel and the Role of Women in the Contemporary Church », *Biblical Theological Bulletin* n° 12, 1982, pp. 35-45.

²⁹ Clin d'œil (comme dans le titre de cet article) à l'ouvrage d'Élisabeth Schüssler-Fiorenza, *En mémoire d'elle. Essai de reconstruction des origines chrétiennes selon la théologie féministe*, Paris, Cerf, 1986 : il fut écrit en mémoire des femmes anonymes de la Bible, en particulier de celle dont Jésus avait pourtant demandé à ses disciples de faire mémoire d'elle chaque fois qu'ils prêcheraient la bonne nouvelle (Mc 14,3-9 ; Mt 26,6-13).